

Présence d'une ligne

- > **Proposition à 2 fois 180 cm²**
- > **Je suis une réalité mécanique**
Enregistrements III, IV
- > **Transporter une caméra**
Salir sa moquette
- > **La petite bibliothèque**
Le pèlerin

Au départ il y a un mur, dressé devant eux. Ils restent là, face à lui, à faire respirer leurs corps. Le mur tombe, soufflé à la force de leurs expirations, étendu à leurs pieds, intact.

La plante de chacun de mes pieds mesure environ 180 cm². Je peux décider de me lever et présenter cette surface au sol. Debout, mon corps insiste sur cette rencontre de tout son poids et la terre, en-dessous, se tasse comme pour agir en conséquence. Mes deux pieds au sol sont ce que je peux construire de plus juste avec le monde. Je peux ensuite croire en ce rapport et désirer le faire exister dans l'espace et le temps ; placer un pied devant l'autre. Faire un pas est un bon commencement.

Ils avancent de quelques pas et marchent sur le mur désormais. Ils se rendent compte alors qu'ils n'ont jamais voulu aller au-delà, qu'en restant devant, c'est le mur lui-même qu'ils projetaient d'atteindre. Ils ne le franchissent pas, mais décident de le prolonger, de le suivre. Pour eux, la frontière aussi est devenue un territoire ; particulier, familier. Les limites ne sont pas toujours à dépasser.

Je peux décider que les 180 cm² de la plante de mes pieds constituent un territoire. Je peux également les considérer comme un ensemble de sillons : un dermatoglyphe, un dessin. Une architecture de lignes me maintient debout.

Le territoire est une lecture sans préalable, il ne s'écrit pas. On dessine des limites, des réseaux de frontières innombrables. On trace des lignes infimes, qui se côtoient, se croisent ou se prolongent, se chevauchent pour devenir le monde ; mais le

territoire est un choix. Les vérités ont des portées de quelques centimètres carrés et c'est ce que l'on peut attendre de mieux.

Il y a cet homme en noir qui attend bien droit face à la mer qui se déchaîne. Il a marché vers l'eau et c'est ce qu'il voulait. Il a aussi creusé derrière lui quelques traces de pas, contraint, parce qu'une logique aux choses décide quelquefois pour nous.

L'homme s'est arrêté, l'eau recouvre ses orteils puis se gorge un instant plus tard dans le creux de ses empreintes. Au gré des vagues qui jouent avec ses chevilles, ses talons s'enfoncent doucement dans le sable. Les talons puis le reste, dans le sol mouillé.

L'homme peut poursuivre sa marche, continuer tout droit comme un abysse. Il peut aussi rester là, puisque désormais les possibles se rejoignent. Sous l'eau ou le sable, tout s'efface. Parce que, comme ce vieil aborigène chantant les ruisseaux à travers l'aridité d'un désert, il choisit de coexister avec ce qui fait le monde. En guise de conclusion.

Arrive un moment où l'on arrête de laisser des traces, parce qu'on est fatigué et qu'elles alourdissent l'existence. Parce qu'on n'a plus la force de porter. Plus la force d'imposer, surtout. On disparaît doucement, et ce qui était une résignation devient finalement un choix important. Il nous tire vers nous-mêmes.

Le mur sait que c'est une fois à terre qu'il est le plus efficace. Contraignant la marche, il devient finalement le moyen de marcher vraiment, et cette marche-là n'emmène nulle part. Un

obstacle s'incline de lui-même lorsque plus rien n'est à chercher au-delà. Pour ceux qui avancent, la direction se résorbe et ça n'a plus d'importance. Le mur bascule en océan et c'est simplement un autre dessin.

De l'homme, ne reste que le dessin de quelques pas, scindant la plage en deux. Sans doute, un enfant passera au hasard, il se détournera un instant de la marche qui est la sienne pour mettre ses pieds nus dans les empreintes existantes, sans déborder, pour avancer derrière quelqu'un d'autre, pour jouer. Ensuite l'enfant repartira et presque rien n'aura changé, il se sera simplement passé quelque chose de beau. Presque rien.

On choisit de disparaître pour se retrouver face à soi-même après avoir compris quelque chose du monde, quelque chose que l'on emporte. Comme un cadeau. Les choses se renforcent sans doute à faire de leur propre fin une partie intégrante d'elles-mêmes. Elles en deviennent insubmersibles.

Les traces de l'homme ont disparu, mais elles ont fait tourbillonner les eaux d'un océan, et mettront un enfant en retard.

Guillaume Barborini, novembre 2013

Ce texte était proposé en 2013 pour l'exposition *Beautiful Landscapes*, à la Halle Verrière de Meisenthal.